

Défilez, grands de la terre !

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 41

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198972>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sace et Lorraine, les deux pauvres sœurs, » ou du Tonkin, ou de la revue de Longchamp. Ce que cela doit intéresser nos jeunes gens.

Les autres... mon Dieu, les autres, on est embarrassé pour dire ce qui l'emporte chez elles, de la sottise ou de la grossièreté.

A mon âge, mon té, on ne s'épouaille pas facilement, et on ne se croit pas tenue de faire des manières comme une marraine, mais, franchement, je me demande le plaisir qu'on peut éprouver à chanter par exemple :

Ma grosse Julie est un' nourrice
Que j'ai connue au parc Monceau ;
Je vous jure qu'elle n'a rien de factice,
Sur le devant comme au verso !

Tenez, cela me rebouille, non pas le cœur, mais l'estomac. ..

Et quand j'ai demandé à mes nièces si elles ne chantaient jamais nos vieilles chansons, au moins les plus belles : « Le canton de Vaud si beau », etc., elles m'ont ri au nez :

— C'est bon pour le Centenaire, ces vieilles ritoules :

Ces vieilles ritoules!!! Ah! le mot m'est resté sur le cœur, je vous en jure ma foi.

Et, malgré tout, je persiste à dire que dans le temps nous chantions plus et mieux et que nos chansons surtout étaient bien plus jolies que celles d'aujourd'hui.

Je les vois quand je veux, ces dansées improvisées dans une grange ou une cuisine. Quand on avait bien tourné et qu'on était las, on s'asseyait contre les parois.

— A présent, émodez en voir une jolie, disaient les garçons.

On se poussait du coude un petit moment, pour la bonne façon, puis tout à coup l'une commençait. C'était ordinairement ma sœur Julie, qui avait une tant belle voix, et qui devait mourir de langueur à vingt deux ans. Ma cousine Sophie menait l'alto, et toutes nous suivions. Ensuite, chacun disait la sienne, et il n'était pas question de se faire prier, on y allait bravement.

Les garçons chantaient surtout la chanson patriotique et on en avait de belles, allez. David à l'assesseur entonnait régulièrement :

Vaudois, c'est pour la liberté
Que tu dois sacrifier ta vie.
Tu dois redoubler de fierté
Quand il s'agit de la Patrie.

Puis nous chantions en chœur notre cher canton de Vaud :

Quand la vieillèsse pesante
Rendra ma voix faible et tremblante,
Ma voix encor, près du tombeau,
Mourante,
Veut dire : adieu, canton de Vaud
Si beau !

De sa petite voix aigrette, Louis à l'ancien châtelain, qui était bossu, entonnait avec conviction :

Pour la vie,
Elle aura nos cœurs sans retour,
La Patrie,
Où nous avons reçu le jour.

Et nous avions aussi de belles romances, qui faisaient rêver. Mon cousin Etienne, qui avait servi en France, nous faisait toujours pleurer en chantant :

Plaisir d'amour ne dure qu'un instant,
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie.
Elle me quitte et prend un autre amant.

Il est vrai qu'il nous consolait tout de suite après en entonnant :

Jeune et gentille bergerette,
En tapinois, un jour dans un jardin,
Cueillit rose tant joliette
Dont elle orna d'abord son sein.

Puis on passait à d'autres plus gaies. Mon frère Louis, qui était déjà un vieux garçon dé-

terminé, chantait la chanson des Ormonnans contre le mariage :

Si je marie une fille
Et qu'elle soit donc riche,
Elle me dira : rupian,
Tu manges tout mon bien,
Mes enfants n'auront rien.

Pour changer, la Louise du Moulin entonnait « Belle-Rose » :

Combien te donne-t-on par an,
Belle-Rose ?
L'on me donne douze écus blancs,
Belle-Rose du printemps.

Mais où l'on chantait surtout, c'était le soir à la veillée. On se réunissait presque toujours chez la Nanette, une vieille quasi centenaire, dont le nez et le menton se touchaient presque, mais qui était plus fine dans son petit doigt que nous tous les jeunes ensemble. Elle nous apprenait les vieilles chansons. C'est d'elle que nous avions appris la chanson du rouet :

Ainsi que moi, filait jadis
La reine Berthe en son pays ;
Par nos rouets, par nos chansons,
Les soirs d'hiver nous abrégions.

C'est elle qui de sa voix chevrotante nous chantait :

Filles de nos cantons,
Venez prendre leçons :
Il faut de l'ajustement,
Belle enfant,
Quand on a des amants !

C'est là que pour la première fois le domestique au syndic, qui venait de la Rossinière, nous chanta celle des armailles :

Vouaite vai, vers noutron tsalé,
Frai amon tout reverdi.
Applieï dan voutron cavallo,
No fau modà cheïn gros tardi.

Et que d'autres, gaies ou tristes, que nous chantions à chaque instant :

J'ai tant pleuré, versé de larmes,
Que des moulins en ont viré,
Petits ruisseaux, grandes rivières,
Pendant trois jours ont débordé.

Ou bien :

Et ma colombe blanche,
Qui chante jour et nuit,
Qui chante pour les filles,
Qui n'ont pas de mari....

La rime de ces vieilles chansons n'est pas riche et le style en est vieux, mais nous les aimions, parce qu'elles reflétaient notre vie, nous parlaient de notre pays et nous mettaient en communion avec nos anciens.

Tenez, rien que pour entendre encore le vieux couplet que nous chantait au ressa des moissons mon oncle Jean-Pierre :

Djan de la metan-na,
Pierro dau subliet,
Tiré don mè tsausses,
T'ari dai bougnets,

rien que pour ce vieux couplet, sans queue ni tête, je donnerais tous les « ki ri ki ri kan » de Jacques Dalcroze, devant qui se pâment nos bonnes bourgeoises.

Le devoir de la jeune génération est donc de s'efforcer de chasser toutes ces chansons sales ou bêtes qui nous viennent de l'étranger et de remettre en honneur nos jolies chansons d'autrefois.

Ne pensez-vous pas qu'en faisant cela, elle aurait bien mérité de la petite patrie vaudoise ?

TANTE GRITILET.

Pour copie conforme : PIERRE D'ANTAN.

Défilez, grands de la terre !

Il y a, en ce moment, au Kursaal de Bel-Air, deux artistes qui ont grand succès (*).

Les imitations de MM. Daras et Gëram recueillent chaque soir de nombreux applaudissements. Mais, de ces applaudissements, une bonne part s'en va droit aux personnages représentés. Et c'est très curieux de voir, à l'occasion d'un simple divertissement, les sentiments intimes du public se manifester de façon aussi spontanée.

C'est d'abord une série d'imitations représentant les compositeurs de renom. Chacun de ceux-ci vient à son tour diriger l'orchestre, pour l'exécution de quelques mesures d'une de ses œuvres les plus populaires.

Offenbach accourt en se dandinant aux accents joyeux de la marche de *La fille du tambour-major*. Aux sons des cuivres éclatants, Gounod proclame la « gloire immortelle de ses aïeux ». Ambroise Thomas, très solennel, fait son entrée sur l'air : « Je suis Titania, la blonde... », tandis que Métra s'endort, bâton en main, aux accords soporifiques de sa *Vague*.

Jusque-là, rien de bien frappant dans les manifestations du public, adressées surtout au talent des imitateurs. Tout au plus, l'apparition de Wagner produit-elle quelque sensation. Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on se trouve tout à coup face à face avec le Jupiter-tonnant de la musique moderne.

Aux musiciens, succèdent les personnages politiques. C'est alors que les manifestations s'en donnent et prennent un caractère particulier. L'artiste n'est plus rien ; le personnage est tout.

Le commandant Marchand ouvre le défilé. Ses exploits touchant spécialement la France, le « brave commandant » n'a chez nous qu'un succès d'estime.

Le czar Nicolas II, le « fidèle ami et allié », Edouard VII, d'Angleterre et le shah de Perse, en dépit de leurs brillants costumes, ne produisent pas sur notre public l'effet qu'ils ont l'air d'attendre. Sans avoir précisément des raisons de leur faire grise mine, nous en avons moins encore de les applaudir. Il sont aux antipodes de nos idées politiques et sociales ; nous ne les concevons plus.

Un gracieux accueil est fait au roi des Belges. L'arrivée de l'empereur François-Joseph, d'Autriche, et du défunt roi d'Italie, Humbert I^{er}, provoque un mouvement de vive sympathie. On connaît, du premier, le grand âge et le noble caractère ; on sait les difficultés de sa tâche et qu'il n'est empereur que par le hasard de la naissance, c'est-à-dire par devoir plus que par goût ; on sait qu'il eut, autant et plus qu'un simple mortel, sa grande part d'épreuves. Le second fut lâchement assassiné par un anarchiste, sans que rien autre que son titre de roi le désignât aux basses vengeances de ces ennemis de la société. Cela suffit ; la foule compatit toujours aux souffrances imméritées.

Le poignard de Caserio a valu au président Carnot le bénéfice de ce même courant de sympathie. Toutefois, les acclamations qui accueillent l'entrée de Sadi Carnot s'adressent aussi au républicain sincère et au petit-fils de « l'organisateur de la victoire ». Très acclamé également, M. Loubet, jusqu'ici le plus démocratique des présidents de la République française. La belle prestance et le monoclé de Félix Faure ont moins de succès. On regrette de ne retrouver rien du « petit tanneur », dans ce magistrat solennel et un peu trop décoratif pour nous.

Le « grand Kléber », à la haute stature, à l'air martial, évoque les campagnes glorieuses

(*) MM. Daras et Gëram nous ont quittés vendredi.

de la première république et du consulat, les victoires de ces premiers généraux sortis du rang des soldats. Il est très applaudi.

Chaleureuse ovation au « Petit caporal ». Ah! c'est que chez nous, Vaudois, on n'a point encore oublié l'Acte de médiation. Et puis, le prestige de ce diable d'homme ne faillit pas; la vue de la redingote grise électrise encore les masses.

On parlera de sa gloire,
Sous le chaume, bien longtemps...

Viva, Garibaldi! Viva, Garibaldi! Les braves et les applaudissements saluent l'arrivée du grand patriote italien, du hardi défenseur de toutes les nobles causes.

Soudain, les acclamations et les braves redoublent, les applaudissements éclatent, les pieds frappent le parquet. Hurrah! Hurrah! Bravo! Bravo! L'enthousiasme est à son paroxysme.

Le président Kruger et le général Joubert, la main dans la main, viennent d'entrer en scène.

Défilez, défilez, grands de la terre! Le peuple est là qui vous regarde et qui vous juge. Ses sentiments se manifestent partout où ils en trouvent l'occasion. A lui, le mot de la fin.

J. M.

Lo monnâi et lo païsan.

On monnâi et on païsan sè trovâvont per hazâ à n'on cabaret. Lo païsan avâi 'na deint contrè l'autro po cein que sè crâyâi que lo monnâ lo robâvè quand lâi baillivè à mândrè: mâ n'ousâvè pas lo lâi reproduzi. Cè iadzo quie, portant, que s'ein cheintâi on pou et que l'avâi prâo niaffè, cein lo dèmedzivè dè lâi derè oquie, et lâi fâ:

— Vâi-tou, Djan, n'est pas po derè, mâ se cauquon mè desâi que t'es on voleu, onna canaille, lo crâirè, mâ lo tè vu pas derè mè-mèmo, porrè ètrè condanâ injustameint.

Lè dou lacéli.

Ora que lè società dè fretèri veindont lo lacé, lè lacéli que l'atsitont et que fabrequont po l'ao compto, sè sont met à teni dâi pouâi, que cein l'ao rapportè gaillâ d'ardzeint, po cein que lè nourront quâsu tot avoué dè la couète et dè la lâitiâ.

L'autro dzo, dou dè cliâo lacéli, à cein que m'a racontâ Pierro François, bévessont quartetta et dèvezâvont dè cein. « Por mè, que desâi ion dè leu, l'ao baillo pas rein què dâo lacé-ladzo, va pi! y'è atsetâ dè la farna grise et dâo reprin, que cein l'ao fâ on bâirè, que medzont cein coumeint dâo sucro et te véré contrè lo bounan se n'è pas dâo pèsant; te crâiadé que n'ia què lè po cein soigni! vu bin que lo crique mè craquè se ne pâisont pas trâi ceints!

— Oh! pour'ami, que fâ l'autro, fa cein que te voudre, t'as bio bragâ, mâ jamè dè la viâ te ne farè on asse bio caïon què mè!

Les chasses présidentielles.

Sous ce titre, le *Figaro* a publié sur les chasses données par M. le président Loubet des détails fort intéressants, signés Jules Cardane, dont nous détachons les passages suivants:

« Un personnage officiel, récemment invité, pour la première fois, à l'une des chasses présidentielles, nous disait la simplicité charmante qui présidait à ces réunions cynégétiques et le plaisir très réel qu'on y trouvait, en raison même de l'absence de toute contrainte et de toute préoccupation protocolaire.

» En réservant, sur les forêts domaniales, quelques centaines d'hectares de tirés avoisinant les résidences nationales, et en les mettant à la disposition du chef de l'Etat, la Ré-

publique en a ainsi assuré la jouissance aux hôtes de marque de la France et aux grands corps de l'Etat. Si, de temps à autre, lorsqu'il en a le loisir — ce qui n'est pas fréquent, — le président de la République, accompagné de son fils, d'un officier de sa maison militaire et d'un ou deux amis personnels, va tirer quelques coups de fusil à Marly ou à Rambouillet, en réalité les vraies chasses sont successivement offertes aux corps constitués et aux grandes institutions d'Etat: le corps diplomatique, le bureau du Sénat, le bureau de la Chambre des députés, la Cour de cassation, la Cour des comptes, le Conseil d'Etat, la Cour d'appel, l'armée, la marine, l'Institut de France. On les a baptisées chasses présidentielles, mais elles seraient plus justement appelées chasses nationales, le président de la République se contentant d'en faire les honneurs avec une exquise cordialité, aux représentants les plus autorisés de la nation et à ses illustrations.

» Les chasses de Rambouillet et de Marly ont un caractère d'intimité qui en double l'agrément. On en pourra juger par les détails suivants:

» Les invités aux chasses de Rambouillet se réunissent à la gare de Montparnasse pour le départ du train ordinaire de huit heures quarante, auquel est rattaché le wagon réservé au président. Ils sont dans la tenue qui leur plaît ou qui leur semble la plus commode: veste de chasse ou veston, feutre mou ou casquette de cuir, jambières ou bottes.

» A leur arrivée à Rambouillet, comme d'ailleurs à Marly, les chasseurs montent non point dans des équipages de luxe, mais dans des voitures fournies par le loueur ordinaire de la ville et dont les cochers, pour la circonstance, ont revêtu la tenue de postillons.

» Les invités prennent place dans les voitures à leur gré, laissant seulement à leur doyen ou à celui d'entre eux qui occupe la plus haute fonction l'honneur de s'asseoir à côté du président. Tout le protocole des chasses présidentielles, durant le trajet en voiture, pendant le déjeuner et la chasse, réside uniquement dans cet acte de simple déférence.

» Lorsque les grands-ducs vont chasser à Rambouillet, le déjeuner, très simple, a lieu au château. Mais pour toutes les autres réunions cynégétiques présidentielles, le déjeuner a lieu en pleine forêt, au rendez-vous de chasse, et se compose invariablement du même menu: une omelette, une dinde rôtie, un pâté apporté de Paris; le tout arrosé d'un excellent vin. Ce déjeuner, confectionné par la femme du garde, est servi par le personnel ordinaire du président.

» M. Loubet apporte à ces déjeuners une cordialité et une bonne humeur qui donnent un charme particulier à ces réunions intimes et mettent tout de suite à l'aise ceux des invités qui ne se trouvent pas en rapports fréquents avec le chef de l'Etat.

» Les chasses, on le sait, sont organisées par le commandant Lamy. Le sympathique officier de la maison militaire du président s'acquitte de cette mission avec une rare compétence. Excellent tireur et grand marcheur, partant bon chasseur, il connaît à merveille les habitudes du gibier, qui changent d'ailleurs selon le temps; et surtout — chose difficile — il dirige les battues avec un art auquel le succès est si bien attaché que, suivant les mesures qu'on prend et les ordres qu'on donne, le tableau est complètement rempli ou ne l'est qu'à moitié.

» Vers quatre heures, le président et ses invités remontent en voiture pour prendre, à quatre heures cinquante-trois, à la gare de Rambouillet, le train qui doit les ramener à Paris.

» Les chasseurs ne rapportent pas de gibier. Tout le tableau — défalcation faite du gibier laissé à Rambouillet pour l'hôpital et la garnison — est envoyé directement à l'Elysée, d'où le commandant Lamy, suivant l'usage, en fait le lendemain matin la répartition.

» Les personnalités qui ont pris part à la chasse sont, comme de juste, les premières à figurer sur cette répartition. Viennent ensuite les membres du corps en l'honneur duquel la chasse a été donnée.

» Une bonne partie du tableau, notamment les lapins, est réservée aux hôpitaux et aux œuvres de bienfaisance. La répartition en est faite, non par les soins de l'Assistance publique, comme on le croit généralement, mais par le commandant Lamy lui-même, d'après une liste dressée par le président de la République, qui tient à témoigner ainsi, directement, tout l'intérêt qu'il porte aux œuvres de philanthropie. Mais la liste de ces œuvres est longue, hélas! et celles qui reçoivent pas cette année. Qu'elles n'aient point, de ce fait, une désillusion, on ne les a pas oubliées; leur tour reviendra.

Solution de l'énigme du n° 39: La lettre F. — Toutes les réponses reçues sont justes. La prime est échue à M. H. B., à Lausanne.

THÉÂTRE. — La représentation d'ouverture, jeudi dernier, permet de prédire une très brillante saison. Sans doute, il serait téméraire de vouloir, d'emblée, porter un jugement sur les nouveaux artistes de notre troupe, mais on a le sentiment qu'une plus ample connaissance confirmera pleinement l'excellente impression qu'ont laissée leurs débuts sur notre scène. Ah! certes, il fallait bien de bons artistes, pour faire écouter jusqu'au bout, et même applaudir, une pièce où les longueurs et les invraisemblances semblent s'être toutes données rendez-vous. Les quatre actes de *Catherine* n'ajoutent rien à la gloire de M. Lavedan, au contraire. Nous n'en devons pas moins savoir gré à M. Darcourt de l'empressement qu'il met à satisfaire notre ardent désir de nouveauté. — Demain, dimanche, à 8 h., **La Bouquetière des innocents**, drame historique, à grand spectacle. Jeudi, **La Nouvelle idole**, de M. F. de Curel.

KURSAAL. — L'engouement des premiers jours se prolonge. Cela n'a rien d'étonnant. M. Tapie s'entend à merveille à entretenir cet engouement par le soin qu'il met à la composition des spectacles, toujours très variés et toujours nouveaux, ce qui est la condition essentielle du succès, dans un établissement tel que celui de Bel-Air. Hier, vendredi, la plupart des artistes que nous avons applaudis jusqu'ici nous ont fait leurs adieux. C'est donc, dès ce soir et pour toute la semaine, un programme absolument neuf. — Voir aux annonces.

Boutade.

Entre mari et femme; c'est madame qui parle:

— Est-ce une vie que celle que tu mènes? Avant-hier, tu n'es rentré qu'hier; hier, tu n'es rentré qu'aujourd'hui; et aujourd'hui, si je n'avais pas été te chercher, tu serais encore rentré demain!

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

PAPIER A LETTRE ET ENVELOPPES
avec en-tête.

PROMPTE LIVRAISON

Cartes de visite. — Menus. — Faire-part.

Lausanne. — Imprimerie Guilleud-Howard.